

récents, quelques traits de la vie de Barbey d'Aurevilly. Est-ce pour avoir vitupéré Victor Hugo, qu'il dut quitter *le Pays*, journal féroce-ment impérialiste? Cela n'est pas vraisemblable. Est-ce Sainte-Beuve qui le fit mettre à la porte, toujours à propos de Victor Hugo? C'est encore bien peu vraisemblable. Sainte-Beuve aurait plutôt poussé à la roue, à condition de rester dans l'ombre. Je ne crois pas non plus qu'au fond de lui-même, lui, l'homme de la littérature ordonnée, il aimât *les Misérables* beaucoup plus que Barbey; cette lettre est probablement très injuste, mais elle est pleine de saveur :

Vous savez mes ennuis au *Pays*, — écrit-il à Hector de Saint-Maur, — et si vous ne les savez pas, en deux mots, mon cher, les voici : J'ignore si j'appartiens encore à ce journal si bien dirigé ; mais mes articles n'y *paraissent plus*. Sainte-Beuve, — ce crapaud qui voudrait tant être vipère, — est allé se plaindre, — en se tenant le ventre, à son seigneur et maître Persigny, lequel a fait entendre aux esclaves qu'on serait bien aise que je ne fusse plus au *Pays*. J'ai un fier mal au cœur de tout cela, et je voudrais pouvoir aller me livrer aux charmes de la misanthropie et du mépris dans quelque coin. Une tanière de loup me conviendrait diablement pour l'heure !

Quelle est la vérité ? M. Havard, tout en accusant Sainte-Beuve, renvoie sagement aux deux volumes de M. Eugène Gréle sur Barbey d'Aurevilly. Je fais de même.

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Fortunio*, opéra d'après Alfred de Musset, par MM. de Fless et Caillavet, musique de Messager. — Société de concerts d'instruments anciens. — Ravel et Florent Schmitt au « Cercle de l'Art moderne » du Havre.

A moins d'avoir un cœur de marbre, qui ne serait ému du désespoir manifesté ingénument chaque jour par le type de mélomane dit « le vieil-abonné », larmoyant *laudator temporis acti*? Malgré la pauvreté de ses arguments et l'injustice de ses préventions, ce malheureux traînard oublié par tout un peuple en marche parvient à nous arracher un pleur de commisération lorsqu'il nous décrit (voir *le Ménestral*) la tristesse de son isolement dans la steppe sonore où tout lui est étranger et son effroi de l'hostile inconnu qui l'entoure. Le deuil bruyant qu'il mène de la « mélodie » décédée nous touche parfois après nous avoir beaucoup exaspérés. Pas un instant nous ne doutons de la sincérité de ses sanglots et de ses hoquets tragiques de vieil enfant abandonné !

Et pourtant !... Qui se chargera de fixer ce point de psychologie musicale : le « vieil-abonné » souffre-t-il sincèrement du crépuscule de ses anciens dieux, dont il s'indigne de voir les autels désertés par les sectateurs de « *Circé*, du *Fils de l'Etoile*, d'*Ariane et Barbe-bleue* et de... *la Catalane* » (mince de salade !) ou bien n'est-il vic-

time que de son inconsciente mauvaise humeur contre une évolution qu'il ne comprend pas ? Son oreille a-t-elle besoin des sensations enfries ou est-elle devenue peu à peu insensible ? En un mot, ferait-on beaucoup d'heureux parmi les farouches partisans des musiques périmées en restituant brusquement à ces pougins une des œuvres qu'ils regrettent... et qu'ils ne songent pas à déterrer, ou leur causerait-on par cette exhumation une terrible déception en leur prouvant ainsi que ce qu'ils pleurent sans le savoir, dans l'art ancien, c'est tout simplement leur jeunesse ?...

Fortunio va jeter sur ce problème une clarté imprévue. Le trio **Messageur**, de Flers et Caillavet vient d'apporter dans ce débat une contribution extrêmement instructive. En effet, il faudra traiter le vieil abonné avec tout le mépris que mérite un dangereux simulateur, si le cap de la centième n'est pas rapidement franchi par les librettistes du *Sire de Vergy* flanquant le musicien des *P'tites Michu*.

Est-ce à dire que je tiens ce *P'tit Fortunio* pour un chef-d'œuvre de réaction ? Non pas ! Rien de plus gentiment moderne que l'écriture de **Messageur**, rien de plus foncièrement « parisien » que leur collaboration avec Musset ; rien de plus résolument « contemporain » que leur apport dans l'aventure de l'ardente notairesse qui se brûle à la douce flamme du Chandelier allumé par son capitaine d'amant. Mais cette partition contient à un si haut degré toutes les vertus et qualités que l'on prétend aujourd'hui introuvables, elle est si essentiellement « française » au sens qu'attachent à ce mot l'odéonnesque Brieux et aussi les maussades adversaires de toute recherche nouvelle, qu'on peut valablement la considérer comme une pierre de touche idoine à éprouver la sincérité des mélomanes inconsolables.

Aimez-vous la mélodie ? On en a mis partout. Et quelle simplicité, quelle candeur dans le choix des contours, dans la coupe des phrases, dans les cadences nettes et franches (que rehausse parfois discrètement une harmonie de prix), dans les modulations résolument tonales qui ne se permettent d'incursion qu'aux tons voisins. Voilà la musique claire, élégante et spirituelle dont on pleurerait la perte ! La voilà toute rajeunie par une adroite présentation avec de curieux rappels de procédés anciens. C'est pour elle que les auteurs du livret (insoucieux du vœu angoissé de Théophile Gautier : « Pour Dieu qu'on n'aille pas arranger cette pièce ») ont reculé l'action qui se passait sous Louis-Philippe jusqu'au xviii^e siècle, transformé le petit bourgeois cher aux grisettes qu'avait voulu Musset en un pétrousquin jobard, mué cette rouée de Jaqueline en une amoureuse passionnée, ajouté un premier acte sur la place publique avec jeux de bottle, promeneurs qui vont se rafraîchir chez Ramponneau, sortie de l'office, conversations vives et animées des figurants, traditionnel tableau

grouillant qui se traduit musicalement, selon une norme inéluctable, par un thème guilleret et sautillant aux notes répétées, *allegro vivace*, dont la coupe fut consacrée par tant de « chœurs du marché » de l'ancien répertoire et que nous retrouvons fidèlement transposé ici dans le 3/8 de la première scène avec les modulations habituelles au ton relatif mineur, puis à la sous-dominante, coupées par une gamme ascendante qui accompagne la course de la boule, frôlant le cochonnet. Ne soyons pas plus rigoriste que Catulle Mendès, estimant que les petites inventions des librettistes « ne gâtent point trop la pièce de Musset » et notons plutôt, dans ces brouilles, une saveur archaïque, un amusement d'érudit qui n'exclut pas tout souci de modernisme, car le mince thème de l'école d'Abel se permet soudain un développement passager sur une septième du second degré qui l'apparente avec une mélodie de Fauré : « Notre amour est chose légère. »

Cette élégance harmonique n'est pas un fait isolé dans la partition : à chaque instant le charme des enchaînements discrets et rares embaumant le second recueil de Fauré passe dans cette alerte musique comme un parfum choisi. Et c'est ce qui permettra aux plus raffinés chercheurs de prendre à l'audition de ce *Chandelier à musique* un plaisir extrême, cependant qu'il réjouira les auditeurs ingénus au cœur content, content de peu en matière d'art lyrique et que la simple grâce mélodique enchante. A ceux-ci, les auteurs ont fait la part du pauvre : les couplets bouffes de Landry « C'est un notaire », la déclaration de Fortunio « Je suis très tendre », le madrigal des clercs, la « Vieille maison grise », la chanson du « Loup » avec l'amusante marche chromatique qui souligne sa conclusion, le duo d'amour et la chanson du *Chandelier* sont d'un charme facile auquel nul ne songea un instant à résister, pas même le poussiéreux Arthur Coquard, attendri par ces « exquis échappées dans l'ordre du sentiment », comme il s'exprime en son patois. Oserai-je ajouter que le « Parce que votre main frissonnait dans la mienne », que tous les spectateurs fredonnaient au départ, ne m'apparaît pas comme une trouvaille de génie ?

Les amis de *Messenger* ont manifesté quelque étonnement au sujet de son orchestration : sans aimer le pâteux contrepoint où s'englue le morne *Le Borne*, on peut regretter, en écoutant *Fortunio*, la persistante doublure du chant par les premiers violons qui ne chôment guère, au cours de cette œuvrette — d'une confection trop souvent interrompue par une visite au ministre ou une audition de ténor — et qui semble écrite pour quatuor avec adjonction de quelques instruments à vent *ad libitum*.

Il faut louer l'adresse câline de M^{me} Carré, bourgeoise potelée que la bonhomie sexagénaire du bon Fugère ne parvient pas à contenter pleinement ; Dufranne, soudard galant et fat, supplanté par le jeune

Francell promptement lassé de tenir... la chandelle pendant deux actes, et surtout l'inimitable Jean Périer, joyeux basochien, joueur de boules émérite.

§

Salle Pleyel, la Société des Concerts d'**Instruments anciens** nous a donné le régal d'entendre MM. Casella, Casadesus, Celli, Devilliers, etc., archaïsant en perfection sur le clavecin, la viole d'amour, le quinton, la viole de gambe. M^{me} Renée Lenars a joué deux airs de Rameau sur une harpe-luth construite par l'ingénieur Gustave Lyon suivant les principes de la harpe chromatique.

Va pour les vieux instruments, mais raca sur les vieux interprètes ! En une page extraordinaire de verve des *Altesses sérénissimes*, le comte Robert de Montesquiou proteste contre la macabre exhibition d'artistes « ayant pu assister au sacre de Charles X, que dis-je ? se ruiner au système de Law ou se mirer dans le baquet de Mesmer » ; qu'eût-il dit, en assistant au spectacle sépulcral de la Patti, invraisemblable Rosine (!!) gargouillant les vocalises du *Barbier de Séville* avec les grâces d'un rossignol de cimetièrre ? « Je me nourris de riz de veau, confie-t-elle aux reporters, je prends des lavements, je... » Prends donc de la strychnine !

§

Au Havre, la première audition du Cercle de l'Art moderne était consacrée aux œuvres de MM. **Maurice Ravel** et **Florent Schmitt**. (Vous souvient-il de l'exultant *Psaume XLVI*, qui effara le Conservatoire ?) M^{lle} Hélène Luquiens fit applaudir, du symphoniste nancéen, trois poèmes lacustres dont l'un, si j'ai bonne mémoire, se mira dans l'eau froide et bleue du Léman, non loin de Ribeaupierre. Elle interpréta, le mieux du monde, deux mélodies, difficiles et intensément passionnées, de M. Ravel, à qui certains « ont prodigué avec une injustice persistante et ridicule le reproche de n'être qu'un disciple de Debussy », observe le programme que je recommande aux méditations de certains musicographes à la fois cauteleux et rossards.

Le même programme, moins heureusement, peut-être, apparente Ravel à Laforgue, puis fait de Laforgue un Pascal. Deux quantités égales à une troisième... Entre nous, je ne vois pas bien Ravel en Blaise Pascal !

Après tout, Eugène de Solenières (à la mémoire de qui M. Henri Allorge a consacré des strophes émues dans son *Clavier des Harmonies*), le bon Solenières m'a bien comparé un jour, moi qui vous parle, à Bach, Descartes et saint François d'Assise...

HENRY GAUTHIER-VILLARS.